

TOUT DÉPEND



I
QUELLE PETITE TAILLE VUE DE DERRIÈRE.

Le Cheval du Cosaque

C'était en 1877 pendant la guerre entre les Russes et les Turcs. Des détachements de troupes russes traversaient à chaque instant *Bucarest*, la capitale de la Roumanie, pour rejoindre le théâtre des opérations. Ils y étaient toujours bien accueillis et les cadeaux qu'on leur distribuait avec libéralité, argent, tabac, rafraîchissements et le reste les consolaient des fatigues subies, et des étapes encore plus dures qui les attendaient de l'autre côté du Danube.

La plupart du temps les corps de troupes ne faisaient que passer : l'un d'eux un jour avait traversé la ville, tambours et fifres en tête, et de longs applaudissements l'avaient récompensé de sa belle tenue et de son attitude martiale. Il avait à peine disparu qu'on vit arriver un cavalier à fond de train sur la principale place de la ville.

— Place, place, place, criait-il tout haletant.

Son cheval ruisselait de sueur et donnait les marques d'une extrême fatigue. Il l'époronnait cependant, il le cravachait à tour de bras en criant toujours d'une voix étranglée :

— Où est mon régiment ? place ! place !

Mais sa monture n'en pouvait plus. Arrivée au milieu de la place, elle flageola sur ses jambes, oscilla sans pouvoir reprendre son aplomb et enfin s'abattit comme une masse. Quelques convulsions agiterent encore son grand corps maigre, puis elle resta sans mouvement, l'œil vitreux et les membres raides.

Le cavalier avait eu le temps de sauter à terre avant la chute de son cheval. Mais sa douleur faisait peine à voir. Il s'était agenouillé près du cadavre et il pleurait.

— Mon ami, mon seul ami, mon pauvre cheval, s'écria-t-il.

Et tout à coup, comme rappelé au souvenir d'une effrayante réalité.

— Misérable ! misérable que je suis. Je suis déshonoré. Je ne pourrai plus rejoindre mon régiment. Je serai porté comme déserteur. J'aime mieux mourir.

Il portait déjà son pistolet d'ordonnance à la tempe. Mais les bons bourgeois de *Bucarest* qui avaient assisté à cette scène navrante s'interposèrent.

— Voyons, mon camarade, voyons le mal est grand, mais il n'est peut-être pas irréparable.

Le pauvre diable secouait la tête et refusait de se laisser consoler. Alors un des curieux eut une inspiration digne d'un grand cœur, et ôtant son chapeau :

— Allons, messieurs, dit-il, c'est à nous qu'il appartient de le consoler et de le mettre en état de rejoindre les siens. Un peu de courage à la poche. Je vais faire le tour de l'honorable société.

A cet appel chacun de fouiller dans son porte-monnaie. La quête fut fructueuse et quand on lui en remit le montant le Cosaque se confondit en remerciements.

Puis chacun s'en alla à ses affaires et le Cosaque, encore tout tremblant d'émotion, se remit en marche. Il était arrivé à l'autre bout de la place quand quittant sa démarche accablée, il se retourna soudain, mit deux de

ses doigts dans sa bouche et en tira un coup de sifflet strident. O miracle ! à peine le son aigu et strident avait-il traversé que le cheval prétendu mourant leva la tête, se dressa sur ses quatre jambes avec plus de rapidité qu'on n'aurait pu l'attendre de son état et détala du côté de son maître. Un, deux, le Cosaque était dessus, rendit la bride et voilà nos deux fripons partis l'un sur l'autre au milieu d'un nuage de poussière. Quel tour, mes amis ! On en parle encore à *Bucarest*. Inutile de dire que le rusé Cosaque et son complice n'ont jamais repassé par là ; ils ont bien fait.

CH. N.

SOUVENIR D'AUTREFOIS

Madame.—J'ai fait une bêtise quand je t'ai épousé, Henri : j'ai épousé un imbécile.

Monsieur.—Cela me rappelle une remarque que tu faisais quelque temps avant notre mariage. Tu disais, t'en souviens-tu ? qu'il était difficile de trouver deux personnes se ressemblant plus parfaitement que toi et moi.

VOIES ET MOYENS

Le marchand.—M. Damien, voulez-vous me payer quelque chose sur ce que vous me devez ?

Damien.—Combien vous faudrait-il ?

Le marchand.—Assez pour payer les honoraires de l'avocat que je chargerai de vous poursuivre pour la balance.

LE SIGNE

Le boucher.—Vous avez six ou huit nouveaux pensionnaires, n'est-ce pas, madame ?

Maitresse de pension.—Oui. Ils sont arrivés hier. Comment savez-vous cela ?

Le boucher.—Vous achetez une demi-livre de plus de chaque chose.

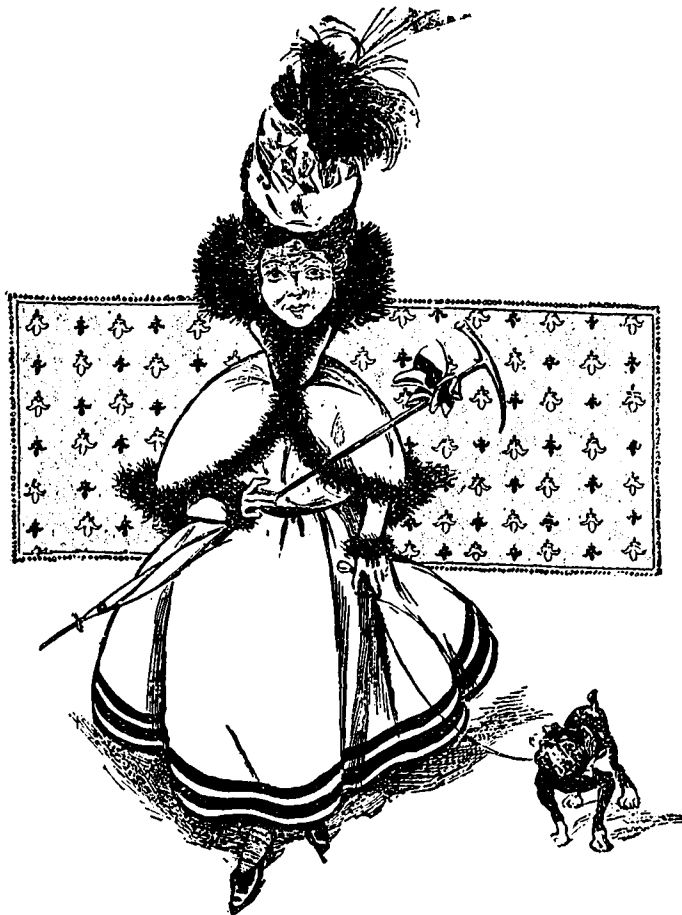
PARC SOHMER

Les soirées passées à ce Parc sont tout particulièrement délicieuses en ce moment. La température est idéale, la musique plus attrayante que jamais et les articles de variété choisis avec un soin vraiment méticuleux. Nous le répétons : qu'on se rende le plus souvent possible à cet Eden d'amusement car la clôture de la saison s'avance rapidement.

KLONDYKE MUSIC HALL

De l'avis de tous, le programme de la semaine dernière était le plus attrayant et plus abondant qu'on pouvait désirer. Aussi à chaque séance, surtout le jour de la fête du travail, l'assistance a-t-elle été extraordinairement nombreuse. Or, cette semaine, le programme est aussi fort et encore plus varié. En fait de nouveaux artistes, nous avons, entre autres, les Fords, des chanteurs et danseurs de première renommée, et le fameux bicycliste Edwards dont les tours de force tiennent du merveilleux. La séance se termine par une comédie absolument désopilante, intitulée : "Une migraine pour trois."

TOUT DÉPEND — (Suite et fin)



II
LA RÉALITÉ.